

## CHAPITRE I

*Saint-Lô, 30 novembre 1943*

**U**n froid intense sévit ce matin à tel point que, même gantés, mes doigts sont gelés. Les pieds ne sont pas mieux lotis malgré de grosses chaussures de cuir épais et une paire de chaussettes en laine tricotée par ma mère. Le nez enfoncé dans mon écharpe de même provenance, ainsi qu'un béret bien chaud sur la tête, je rejoins l'atelier de Papa à grandes enjambées. Nous habitons la ville de Saint-Lô, chef-lieu du département de la Manche qu'arrose la Vire, le fleuve côtier. Notre lutherie est située à proximité de la cathédrale Notre-Dame datant des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Dans la même rue se trouve l'appartement de trois pièces que nous partageons mes parents, ma sœur et moi, étant toutes deux célibataires.

J'occupe avec mon aînée l'une des deux chambres où nous dormons dans le même lit, bien que nous ayons largement atteint l'âge de quitter le foyer familial. Gilberte a eu trente ans en juillet et j'en aurai vingt-huit le 15 décembre. Nous évitons de communiquer, excepté si nous y sommes contraintes, de façon à nous chamailler le moins souvent possible. Nous avons des personnalités trop opposées pour que notre entente soit idyllique. Nous ne possédons ni les mêmes valeurs ni une apparence physique similaire. Je suis de taille moyenne. Ma chevelure blond platine laisse faussement supposer une décoloration et contraste avec mes yeux d'un noir absolu. Mon père, qui est châtain clair, a ce même regard sombre. Ma sœur est élancée, elle toise facilement 1,80 m, ce qui ne l'autorise pas à danser avec n'importe quel cavalier. Elle a hérité de notre grand-père maternel cette taille élevée. Lui mesurait 1,98 m d'après notre mère. Cette dernière a transmis sa toison opulente très brune à Gilberte, ainsi que deux prunelles gris pâle. Maman se prénomme Odette, elle dépasse notre père d'une dizaine de centimètres, ce qui n'handicape pas son mari quand il est en société.

Odette est originaire de Brest. Ses parents, qui étaient très âgés, sont morts à peu de temps d'intervalle, il y a quatre ans. Grand-père Régis était marin et son épouse Rosalie, femme au foyer. Deux enfants sont nés de leur union, un garçon baptisé Romuald et notre mère. L'oncle Romuald est monté à Paris où il a ouvert un commerce de maroquinerie. À ma connaissance, il est toujours célibataire. On ne le voit jamais, surtout qu'avec le conflit mondial, les voyages deviennent rares. Mon père a vécu toute son existence à Saint-Lô et Maman a dû quitter sa région natale pour le suivre.

J'ai coiffé Sainte-Catherine il y a trois ans, songeant néanmoins qu'il était temps d'envisager le mariage si je voulais avoir des enfants. J'ai alors accepté que Léonard Pelletier parle à mon père, qui a paru enchanté d'apprendre qu'une de ses filles souhaitait convoler. Il ne compte guère sur Gilberte, très attachée à son indépendance, et qui change fréquemment de petit ami. Cela contrarie considérablement notre mère.

Depuis l'an passé, je suis donc fiancée à Léonard accusant deux années de plus que moi. Nous nous sommes connus à l'école communale. Cependant, avant qu'il se déclare, je ne voyais en lui qu'un bon et fidèle camarade. J'ai donc été très étonnée lorsqu'il m'a dévoilé ses sentiments. J'ignore ce que je ressens réellement pour lui actuellement. C'est un mélange de tendresse, de respect, d'admiration pour sa force de caractère et sa patience à mon égard. Je refuse en effet de lui appartenir avant d'avoir officialisé notre relation, ce que j'envisage de concrétiser après la Libération de la France, ayant, comme Léonard, la certitude que les Alliés aideront les nôtres à vaincre Hitler. Cette échéance est pourtant un sujet de discussion récurrent au sein de notre couple, Léonard trouvant beaucoup trop longue cette attente, puisqu'on ignore encore quand aura lieu le Débarquement. Je lui réponds que faire un bébé sous l'Occupation serait une initiative malheureuse, les guerres provoquant souvent des séparations non désirées, voire des disparitions ; or je ne me vois pas élever seule notre enfant. Il me rappelle que ma sœur a de nombreuses aventures sans déplorer de grossesse, me certifiant qu'il saurait gérer la situation. Je hausse le ton, lui reprochant d'être seulement attiré par le sexe, comme tous les hommes. C'est en principe l'instant où il se vexe et s'en retourne dans sa garçonnière jusqu'à la semaine suivante. Après son départ, j'ai des remords, reconnaissant que nous nous voyons trop peu.

Léonard est un garçon de café bosseur et consciencieux, embauché à temps plein six jours par semaine. Il ne dispose que du lundi après-midi et du mardi matin. Les fins de journées sont les plus chargées parce que la clientèle allemande afflue. C'est aussi le cas à midi quand il sert des plats

chauds dans la salle de restaurant en annexe. Cette pièce accueille alors des travailleurs affamés venus se restaurer, tous corps de métiers confondus. La nourriture est simple avec un menu identique à celui de la veille, mais qui a l'avantage de tenir au ventre.

Lorsque Léonard est disponible une demi-journée, c'est moi qui suis prise par la boutique de Papa. En outre, nous avons des activités extra-professionnelles. Les siennes consistent en des réunions politiques avec ses copains. Je crois deviner sans en avoir la preuve formelle qu'il s'agit là d'un rassemblement clandestin lié à la Résistance. En ce qui me concerne, mon repos hebdomadaire dure du dimanche matin au lundi après-midi 14 h. Le lundi en matinée, je me rends à bicyclette au lieu-dit Beauchapel, entre Saint-Georges-Montcocq et Saint-Lô, à 2,5 km de mon domicile. La pénurie d'essence a imposé à notre père d'abandonner sa Traction au garage. Lui qui refusait de grimper sur un vélo a bien été forcé de s'y mettre aussi. Pour ma part, ne conduisant pas, cela n'a pas changé mes allers-retours coutumiers.

Beauchapel est un groupement de maisons trop peu conséquent pour représenter une véritable commune. Sur ce territoire se trouvent une jolie chapelle et son petit presbytère attenant. C'est ici que je me transforme en sacristine, puis en bonne du curé lorsque je fais le ménage au logement du père Benoît. Cet ecclésiastique, ami de notre famille, remplit son office en alternance dans deux églises, dont cette chapelle, en raison de l'âge avancé des habitants ne pouvant se déplacer pour aller à Saint-Georges-Montcocq. Désaffectée par manque de paroissiens, la petite église est devenue une belle chapelle au fil du temps, d'où vraisemblablement ce nom masculin de Beauchapel donné au lieu-dit. La chapelle Saint-Mathieu datant du XVI<sup>e</sup> siècle renferme un vieil harmonium auquel le prêtre tient beaucoup. Papa en assure l'entretien, même si personne ne l'utilise. Je sais déchiffrer une partition et l'interpréter sur un piano ou avec un violon à l'occasion, mais je ne suis pas assez expérimentée pour obtenir de cet harmonium une sonorité parfaite. Un musicien fort âgé parvenait autrefois à en tirer parti sur des morceaux de Jean-Sébastien Bach. Hélas, après le décès de ce monsieur, nul ne l'a remplacé. De surcroît, les prédécesseurs du père Benoît étant morts, il ignore tout de cet appareil, sa date de fabrication, le nom de ceux qui l'ont placé au fond de ce lieu de culte. L'instrument semble avoir été toujours là.

Quand je fais allusion à ce service rendu au père Benoît, Gilberte se moque de moi, me traitant de grenouille de bénitier. Cela ne m'affecte pas particulièrement, car être dévote n'est pas humiliant à mes yeux. J'ai toujours entretenu un rapport privilégié avec le Christ, sans désir de m'en

vanter. À l'inverse, je suis capable d'avouer ma foi quand on se moque de mon bénévolat. J'assiste au sermon du père Benoît un dimanche sur deux lorsqu'il vient célébrer la messe à Beauchapel. Il me confesse au moins une fois par mois. Le temps passant, les fidèles ont oublié si ce nom de Benoît était le prénom du prêtre ou son patronyme, sur sa boîte aux lettres ne figurant que cette appellation.

Je n'ai pas fait d'études en dehors de ma formation d'apprentie auprès de Papa dans la perspective de lui succéder à la lutherie lorsqu'il prendra sa retraite. J'ai néanmoins obtenu mon certificat. Gilberte, qui est allée un peu plus loin, a décroché un diplôme de secrétaire dactylographe, ce qui lui permet d'avoir de l'ascendant sur moi. Elle me fait remarquer que je fréquente un garçon de café, alors que les hommes l'accompagnant sont tous issus d'un milieu élevé. Ils la sortent partout : au théâtre, dans des salles de concert, au cinéma, au restaurant. Je la félicite pour la forme, lui laissant entendre par mon expression indifférente que je n'y attache aucune importance, ce qui la froisse.

Un matin, mes parents ont reproché une nouvelle fois à Gilberte ses relations amoureuses équivoques. Ma sœur a tout de suite répliqué que si elle partait pour avoir la paix, nous ne profiterions plus de son salaire de secrétaire à la préfecture, ce qui nous mettrait en difficulté financièrement. Maman a renoncé alors à lui faire la moindre remontrance supplémentaire. Étant présente quand Gilberte a émis cette hypothèse, j'ai rétorqué que tout le monde utilisait aujourd'hui les tickets de rationnement, l'approvisionnement faisant défaut à tous les Français riches ou pauvres, à cause du manque de denrées alimentaires. Ses appointements ne changeaient donc rien à nos vies, puisque nous mangions quand même des topinambours sans beurre ! J'ai ajouté que Papa et moi apportions largement notre contribution aux frais du ménage, car nous ne chômons pas actuellement. Gilberte avait très mal pris mon intervention, elle était sortie en claquant la porte, rouge de fureur.

Je n'avais pas menti à Gilberte. Papa travaille dur et termine tard le soir son labeur avec ma participation d'apprentie. Notre père répare et restaure régulièrement de nombreux instruments à cordes. Il vend violons, altos, violoncelles, voire une contrebasse ou une guitare de temps à autre, tous fabriqués de ses mains. Sa clientèle reste importante, elle vient même de fort loin pour bénéficier de son savoir-faire, notamment de la capitale. Malgré la guerre, notre atelier ne désemplit donc pas. Nous sommes même forcés de refuser une partie des commandes en raison des délais impartis, toujours assez longs, en particulier quand il faut réaliser un violoncelle ou une contrebasse. Confectionner un violon prend environ

deux mois. Dans ce cas, j'apporte mon soutien à Papa, me consacrant uniquement à la restauration ou la réparation des autres instruments. Les acheteurs potentiels sont composés de concertistes, de petites formations musicales, de particuliers mélomanes, ou encore d'élèves du conservatoire de musique. Les déplacements de notre père pour des interventions ponctuelles visant à accorder pianos, harmoniums et orgues dans les églises de la région nous rapportent également de l'argent. Toutes ces prestations permettent donc à notre père de survivre le cas échéant, sans l'aide de sa fille aînée.

Norbert Varin représente la troisième génération de luthiers dans notre famille. Jean et Thérèse, nos grands-parents paternels, avaient mis au monde un unique fils. Bien avant leur mort, Papa avait déjà repris l'affaire à seulement vingt ans, après six ans de pratique assidue comme apprenti et ouvrier. Mon appartenance au sexe féminin ne m'a nullement empêchée de représenter la quatrième branche de cette succession d'artisans. Mes géniteurs ne parvenant pas à faire naître un enfant mâle, au grand désenchantement de mon père, ce dernier s'est résolu à me former, puis à m'employer à ce poste, jamais convoité par Gilberte. Comme j'ai revendiqué cette place dès l'âge de douze ans, je ne m'en suis certes pas plainte.

Mon père est âgé de soixante-trois ans, ma mère en a cinq de moins. Il espère me passer le flambeau d'ici cinq ans, si sa santé lui permet de continuer à exercer son métier jusqu'à cette date, ce qui m'attriste quand j'y songe ; nous sommes si proches, je me sentirais bien seule sans lui. Je prendrais sûrement à mon tour un apprenti, ou bien je formerais Léonard, s'il est d'accord, afin qu'il puisse me seconder pour le cas où j'aurais à élever notre progéniture. C'est ce qui chagrine le plus Papa, qui aurait préféré voir un fils lui succéder.

Notre boutique propose également à la vente des pièces de compositeurs célèbres, des ouvrages d'histoire de la musique et divers petits objets s'y rattachant, ainsi que des disques relatifs à ce type de mélodies. Diversifier notre activité nous attirait jusqu'à maintenant une clientèle d'habitues très fidèle, mais celle-ci a beaucoup diminué avec l'Occupation ; c'est bien normal, les gens sont moins fortunés qu'auparavant. Cependant, l'armée allemande vient combler légèrement ce manque à gagner. Les nazis pour la plupart apprécient la grande musique. Nous vendons à des soldats de la Wehrmacht, musiciens amateurs, des partitions au prix fort achetées au marché noir, qu'ils prennent plaisir à acquérir. Ils divertissent leurs compagnons en jouant ensuite ces pièces au piano ou au violon lors d'une soirée, d'un anniversaire. Ils aiment particulièrement écouter sur leur gramophone les symphonies que nous leur vendons. Comment refuser de les

satisfaire, alors qu'ils compensent grâce à leurs achats ce qu'ils nous font perdre par ailleurs en envahissant notre patrie, même si, parmi nous, certains ne supportent pas la simple vue de leurs uniformes ? J'en fais malheureusement partie.

En ce moment, il y a trois sortes d'individus en France : ceux qui sont pour le gouvernement de Vichy dirigé par Pétain — considérés par d'autres comme des collaborateurs —, ceux qui sont contre, ne jurant que par le général de Gaulle, mais secrètement — beaucoup parmi eux viennent augmenter l'effectif des maquisards — et ceux qui constituent la dernière catégorie, celle des tièdes, qui disent rester neutres.

Notre famille est tout à fait représentative de ces diverses opinions. Papa et Maman refusent de prendre parti, évitant de voir ce qui se passe à l'extérieur de leur bulle. Gilberte trouve les Allemands fort sympathiques avec un physique avantageux, n'hésitant pas à les fréquenter d'un peu trop près quelquefois. Léonard et moi sommes au contraire profondément patriotes. Nous rêvons de liberté, de la disparition du travail obligatoire et de la Milice instaurés par Pierre Laval cette année, de la mort du Führer et de l'anéantissement du III<sup>e</sup> Reich. Mon fiancé a beau m'assurer qu'il n'est pas résistant, j'ai peine à le croire quand je l'écoute. Toutefois, je peux admettre qu'il s'en cache pour me protéger. Naturellement, Léonard est très ennuyé de constater qu'aucun des miens ne partage nos idées politiques, trouvant même dangereux les agissements de sa future belle-sœur.

Quand j'arrive à l'atelier, il est déjà 9 h 15. Le poêle est allumé, dispensant sa douce chaleur dans toute la pièce. Nos horaires sont calqués sur ceux imposés par l'occupant, la fermeture de la boutique a lieu avant le couvre-feu. En hiver, nous ouvrons au public après le lever du soleil.

Dans le cas où des bombardements auraient lieu, nous avons tout prévu. Dès que les sirènes retentiront, nous descendrons dans notre cave aménagée à cet effet ; un gain de temps non négligeable, nous évitant de sortir pour nous rendre aux abris, avec une population qui sera déjà bien assez nombreuse. À la maison, la fenêtre du salon est revêtue d'un papier opaque bleu marine nous permettant de nous éclairer plus longtemps, parce que nos volets laissent filtrer trop de lumière. Nous échappons ainsi à d'éventuelles réprimandes de la part des autorités. Je pose mon manteau et je vais embrasser mon père, déjà affairé depuis un bon quart d'heure. Je m'installe face à lui devant mon petit bureau, faisant office ce matin de secrétaire comptable, car Papa déteste tenir un livre de comptes ou écrire une lettre. Contrairement à moi, Maman est née pour être femme au foyer, elle n'a jamais fantasmé sur un quelconque emploi qu'elle aurait pu exercer. Ses filles ne lui ressemblent décidément pas.

J'entame le dialogue avec Papa, tandis que, penché sur l'établi, il active son rabot sur la coque d'un violoncelle en voie d'achèvement avant vernissage.

« Mon Dieu, qu'il fait froid ce matin, Papa ! Je ne parviens pas à me réchauffer complètement.

— Ne te plains pas, Colette. Pense à ceux qui ont un long parcours à effectuer à pied ou à bicyclette pour rejoindre leur poste.

— Oui, nous avons de la chance de loger dans la même rue que notre entreprise. Dès que je sens la neige arriver, ça me donne des frissons... Nous aurons un Noël blanc, c'est génial !

— Ne te réjouis pas si vite, ma grande. La neige signifie aussi gel et bois de chauffage rationné.

— J'en ai assez de ne plus avoir le droit de fantasmer sur quelque chose d'agréable ! Au diable les économies, j'ai envie d'apprécier le peu que la nature nous offre en ville, malgré cette fichue guerre. La neige, c'est joli et gratuit au moins ! »

Riant légèrement sans nouveau commentaire, Papa accélère le rythme. L'instrument qu'il a entre les mains doit être entièrement achevé avant les fêtes. J'ouvre en vitesse le courrier en retard. Dès que j'en aurai fini avec le tri des règlements à encaisser et des factures à payer, j'irai relayer mon père.